



University of
Massachusetts
Amherst

Nouvelles observations critiques sur différents sujets de littérature

Item Type	Text
Authors	Clément, Jean-Marie
Download date	2026-04-16 08:15:38
Link to Item	https://hdl.handle.net/20.500.14394/29790

[Clément, Jean-Marie-Bernard] Nouvelles observations critiques, sur différens sujets de littérature, par M. Clément. A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Moutard. MDCCLXXII. 497pp.

BN Z 45587

"Introduction" pp. 1-28.

//1// Si quelqu'un s'étonne de ce que j'embrasse la critique avec tant d'ardeur, malgré les dangers qui l'accompagnent, il n'est pas inutile qu'il en sache les raisons.

Dans ma première jeunesse, j'avois été séduit par les systèmes nouveaux qu'on a bâti dans la Littérature. Je dévorais avidement toutes les productions qu'avoient fait éclore les principes de ces systèmes. Je n'hésitois point de préférer Lucain & le Tasse, à Virgile & à Homère, de mettre M.D.V. [Voltaire] au dessus de Corneille & de //2// Racine. J'avois pour les Drames nouveaux une admiration qui m'ôtoit jusqu'à l'envie de lire Molière; & je regardois ce que M. Diderot a pris la peine d'écrire sur la Poésie dramatique, comme un Traité lumineux & parfait, qui faisoit sortir cet art de l'enfance où il étoit depuis plus de deux mil ans. . . . car c'étoit, avant tout, la Philosophie moderne que j'aimois; & dès que je ne trouvois point, dans quelque Poésie que ce fût, des tirades contre les Prêtres & la Religion; ou de belles sentences sur l'humanité, sur la vertu, sur le mépris des grands, sur les préjugés, sur l'indépendance, //3// sur le suicide, &c. ou des réflexions de la plus subtile métaphysique, ou des termes de Logique, de sciences & d'arts, je fermois le livre, d'indignation, & je disois: qu'est-ce que cela m'apprend? L'homme a besoin de morale & de philosophie, & non d'images poétiques. Enfin, j'avois conçu un dédain très-altier pour le siècle précédant, qui n'avoit point été un siècle philosophique. Je lui préférois, sans comparaison, notre siècle immortel, ce siècle de philosophie & de lumières. . . .

Cependant, par un événement, qu'en ceci seulement je regarde comme assez heureux [note en bas : L'Auteur, à l'âge de vingt ans, fut choisi pour être Professeur au Collège de Dijon sa patrie. Au bout de cinq ans, il se démit de cette place; qui, ne jouissant point à Dijon de la considération qu'elle mérite, ne pouvoit s'accorder avec les sentimens & la façon de penser d'un Homme de Lettres.], je me vis obligé de quitter quelque tems ces //4// Beaux-esprits du jour, dont je faisois les objets de mon idolâtrie, pour me donner entièrement à l'étude des chefs-d'oeuvres de l'antiquité. Dès que j'y eus fait quelques pas, je vis naître un nouveau jour dans mon esprit; je pris des idées bien différentes de celles que j'avois eues jusqu'alors de la Poésie, de l'Eloquence & de la Littérature. . . . J'apperçus, au contraire, que les Littérateurs de notre siècle étoient totalement opposés de goût & de style, à ceux des deux beaux siècles d'Auguste & de Louis XIV, & que s'ils avoient quelques ressemblance avec l'antiquité, c'étoit avec les Licophon, les Lucain & les Sénèque.

Je commençais donc à me persuader que nous étions prodigieusement déçus

Clément claims to have been persecuted since becoming "un Critique"; pp 16-17 goes after "l'Auteur des *Saisons*" [Saint-Lambert] alluding in a footnote to their quarrel and "avenging himself" with 2 epigrams.

pp. 29-129. Article premier "Sur les Nuits d'Young, & sur sa Composition originale." [about "le succès monstrueux des Nuits d'Young." Blames M.D.V. for the English fad.]

130-404. Article second "sur la manière de traduire les Poètes, en vers." [Later, in Article troisième, "Sur la satire" (405-497) he discusses the "indécence" of M.D.V.]

§I. De l'imitation préférable à la Traduction (pp. 103-170)

//130// Presque tous les esprits aujourd'hui semblent tournés vers la traduction. Il est singulier que ce siècle, où l'on est tant éloigné du goût de l'antiquité, dans les ouvrages, ainsi que dans les moeurs, soit néanmoins le siècle où l'on s'est le plus appliqué à traduire les anciens, même en vers.

//131// Dans le siècle précédent, on songeoit plutôt à se former sur eux, à faire passer en notre langue, d'une manière libre & originale, ce qu'on trouvoit dans leurs écrits de convenable aux sujets que l'on traitoit.

Il faut avouer que cette sorte d'imitation est beaucoup plus facile, & en même tems plus glorieuse, plus digne d'un vrai génie, que l'asservissement continuel d'une traduction où ne peut se livrer un seul moment à son imagination; où l'on est obligé de penser par l'esprit d'un autre, sans avoir son esprit; de sentir par le coeur d'un autre, sans avoir la même sensibilité.

Aussi les heureux imitateurs des anciens se sont-ils rendu propres les biens qu'ils en empruntoient. Ils ont conservé toute leur liberté & leur indépendance, en se revêtant des ornemens antiques, & en les façonnant quelquefois à la mode de leur nation. Ils joignoient les richesses de leur imagination aux richesses conquises sur l'antiquité. Ils mettoient leur ambition à la surpasser, en la faisant servir elle-même à leurs triomphes. Par là ils ont travaillé à leur propre gloire, & à celle de leur langue, que sera toujours //132// plus célèbre par des ouvrages de génie que par des traductions: ils sont devenus originaux comme leur modeles; & peuvent espérer d'être un jour traduits comme eux.

Mais les Traducteurs, qui ne seront jamais traduits, ne sont pas encore parvenus à nous donner dans leur Poésie, une image de la Poésie ancienne; & sont toujours restés accablés sous la perfection de leurs originaux.

En général, les traductions des Poètes Grecs & Latins ne leur peuvent faire que très-peu d'honneur. Je ne sçais gueres non plus si elles sont fort utiles. Mais sans m'engager ici dans une question qui seroit trop longue à discuter, j'observerai seulement une chose. Depuis que l'on a la ressource des traductions (& quelle ressource!) on n'étudie presque plus les originaux; & qui est sans doute une des causes de la décadence des Lettres.

Les ouvrages en prose des anciens, soit didactiques, ou historiques, jusqu'à un certain point, peuvent être fort bien traduits; mais tout ce qui tient à la Poésie & à l'Eloquence, ne le sera jamais que très-imparfaitement.

//133// Les traductions en prose des Poètes, peuvent rendre à-peu près le sens; mais elles ne rendent ni le génie, ni l'esprit, ni l'harmonie. Elles ne servent qu'à ceux qui n'entendent pas facilement l'original. A ceux qui ne l'entendent point du tout, elles inspirent peu d'estime pour les Auteurs traduits. Ce sont ces traductions qui ont fait les *Perraut* & les *la Motte*.

Les Traductions en vers n'ont pas même l'avantage des traductions en prose; puisqu'elles sont trop infidèles pour secourir ceux qui n'ont pas assez d'intelligence dans les langues; & qu'elles ne peuvent donner une idée juste d'un Poète. Pour bien traduire un Poète, en vers, il faudroit avoir plus de génie que lui, soit pour relever ses endroits foibles, & couvrir ses défauts; soit pour l'égaliser dans ses beautés, en maniant une langue

toute différente de la sienne, & presque toujours moins heureuse. Or, qui peut se flatter d'avoir plus de génie qu'Homere, Horace & Virgile? Qui n'aimeroit pas mieux, avec un génie comme le leur, servir de modele comme eux, que de s'assujettir à n'être que leur copiste, esclavage qui doit ôter nécessairement la moitié du génie.

//134// Jamais aucun bon Poëte Latin n'a traduit en vers un Poëte Grec. Jamais aucun bon Poëte François n'a traduit en vers un Poëte Grec ou Latin; ce qui doit nous donner beaucoup de défiance sur ces traductions anglaises & italiennes des anciens Poëtes, tant vantées par la nation où elle ont été produites, & dont cependant nous ne recevrons jamais de loix en matiere de goût.

Virgile imitoit Homere & Théocrite. Il transportoit dans sa langue les beautés qu'il pouvoit s'en approprier; mais il n'auroit pas consumé un tems précieux à lutter contre celles qui tiennent à la langue où elles sont écrites; & qui ne peuvent se transplanter dans une autres, sans perdre de leur grace ou de leur force. Un homme de génie ne peut se résoudre à rester toujours à côté ou au dessous d'un autre; & c'est ce qui arrive à tout homme qui traduit.

Racine, Lafontaine & Boileau ont fait comme Virgile. Ils ont cueilli avec choix les fleurs poétiques de l'antiquité; laissant toujours celles qui auroient pu se flétrir sur une tige étrangere.

On prétend que Despréaux & Racine avoient projeté de traduire ensemble l'Iliade; & quels //135// hommes en étoient plus dignes! Mais tous deux sentirent bientôt l'impossibilité d'achever heureusement cette entreprise, & préférèrent la gloire plus facile d'embellir leurs propres ouvrages des conquêtes faites sur Homere, au travail infructueux de le montrer en François, trop souvent au dessous de lui & d'eux-mêmes.

Comment voulez-vous, en traduisant un Poëte ancien, sentir le même enthousiasme que lui, pour des choses qui le touchoient particulièrement, & qui vous sont indifférentes! Lorsqu'Homere décrit des usages, des cérémonies grecques, qu'il avoit sous les yeux, & les moeurs héroïques de son tems; lorsque Pindare chante les jeux olympiques auxquels il avoit assisté, où le courage & la gloire des combattans avoient enflammé sa verve; lorsque Théocrite peint la naïve innocence de ses Pasteurs, au milieu desquels il a pris l'amour de la simplicité & de la campagne; lorsque Virgile loue Auguste son bienfaiteur, qu'il déplore les malheurs des guerres civiles de son tems, dont il a risqué d'être la victime; qu'il chante les délices de l'agriculture, qu'il a lui-même exercée; les richesses des campagnes //136// de l'Italie qui réjouissent ses regards; ces Poëtes puisoient, pour ainsi dire, par les sens, les couleurs dont ils devoient revêtir des objets qui les affectoient vivement; leur esprit s'animoit; ils écrivoient dans la chaleur du sentiment qu'ils éprouvoient. Mais vous qui travaillez presque à froid sur ces objets, qui n'y trouvez d'autre intérêt que celui d'une lecture agréable; vous qui êtes encore refroidi par les obstacles que vous rencontrez, pour vous exprimer dans une langue inhabile à peindre des choses étrangères pour la plûpart à nos moeurs; pouvez vous espérer de rendre sans enthousiasme des chef-d'oeuvres que l'enthousiasme a enfantés?

Si c'est une témérité infructueuse de traduire en entier aucun Poëte de l'antiquité, c'est surout une folie de vouloir mettre en vers de ces sortes d'ouvrages, où nous n'avons par même pu réussir dans notre langue, comme originaux. Rien assurément n'est plus difficile que de faire un bon Poëme françois sur l'agriculture: que sera-ce donc si l'on veut traduire les Géorgiques de Virgile, par exemple, entièrement en vers? Aussi les tentatives qu'on en a faites dans //137// l'autre siecle, & depuis peu, ont été assez malheureuses; & il

étoit impossible qu'elles ne le fussent pas.

Deux raisons nous ôtent l'espérance de faire des Géorgiques françoises. Nos moeurs & notre langue: ou plutôt ces deux raisons n'en font qu'une, puisque la langue d'une nation est toujours l'ouvrage de ses moeurs.

Nos moeurs nous éloignent trop des travaux champêtres. Elles nous font trouver de la bassesse à des fonctions qui ne sont que naturelles. L'agriculture honorée des anciens, & principalement des Romains, comme l'art le plus utile & le plus digne de l'homme, exercée par les premiers de la République, étoit un objet capable de les intéresser dans un Poème, sans offenser la délicatesse de leur langue. Les détails de la vie rustique furent ennoblis par ceux même qui s'y livroient.

Parmi nous, au contraire, la campagne & ses travaux ayant été abandonnés à des hommes qui parlent à peine la même langue que nous, tous ces mêmes détails de l'agriculture ont reçu une empreinte de grossièreté qui choque nos oreilles //138// trop superbes, & peu accoutumées à des expressions bannies du langage poli & cultivé. . . .

Nous ne pouvons même exprimer noblement en un seul mot, *l'habitant des campagnes*; car *laboureur* & *cultivateur* ne signifient pas la même chose que *villageois* & *paysan*, bannis de la Poésie soutenue. On a fait depuis peu le *d'agriculteur*, mot barbare. On dit *agriculture*, //139// parce qu'on dit la *culture des champs*; mais on ne dit point *culteur* pour *cultivateur*

Les Latins avoient plusieurs synonymes. *Agricola*, *agricultor*, *ruricola*, *rusticus*. Aucun de ces mots, n'étoit indigne de la Muse de Virgile. Quoi de plus agréable dans leur langue que *vinitor*! Nous n'oserons mettre *vigneron*. Est-ce que *laboureur* signifiera la même chose?

Il en est ainsi de mille autres termes Il n'est pourtant pas possible, si vous traitez de l'agriculture en vers, de n'avoir pas à parler des *vaches* & de leur lait, du vase où on le reçoit, qui n'a point de termes en françois, pour rendre le *mulctra* des Latins. Il faut discourir des *porcs*, des *ânes*, des *mulets*, des *veaux*, des *cavales*, des *étalons*, &c. Mais le vers sérieux ne souffre aucun de ces termes. . . .

//141// Je ne doute point que notre langue, en des mains habiles, ne se plie souvent au génie de celui qui la domine, pour ainsi dire, & ne répande toute sortes de fleurs sur le terrain le plus aride; mais ce sera plutôt dans un ouvrage original que dans une traduction des anciens: parce qu'en travaillant d'après soi, on sent mieux jusqu'où l'on peut aller, où l'on doit s'arrêter, //142// & le choix qu'on doit faire des images & des objets, pour ne pas choquer le goût de sa nation, & ne pas excéder les forces de sa langue: au lieu qu'en traduisant, vous vous trouvez forcé de vous conformer aux vues de votre modèle; & les choses qu'il a traitées, parce qu'il sentoit le pouvoir faire heureusement, chez une nation qui s'y intéressoit, & dans une langue qui sçavoit y prêter des couleurs favorables; vous vous obligez de les peindre à des yeux qui en seront choqués, ou qui y seront indifférens; & avec un idiôme qui se refuse à vous servir.

Clément goes on to critique M.D.R. (Rocheport, trad. de l'Iliade en vers) and especially M.D.L (Delille, trad. des Georgiques).

Final section is on "harmonie imitative" which Clément finds possible in French, but lacking in Delille et al.